Les États-Unis au miroir français

Denis Lacorne, Jacques Rupnik, Marie-France Toinet

▶ **To cite this version:**

Denis Lacorne, Jacques Rupnik, Marie-France Toinet. Les États-Unis au miroir français. Vingtième siècle. Revue d'histoire, 1985, 6 (6), pp.167-170. 10.3406/xxs.1985.1254 . hal-03393153

HAL Id: hal-03393153

https://sciencespo.hal.science/hal-03393153

Submitted on 21 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Persee

Denis Lacorne
Jacques Rupnik
Marie-France Toinet

Les États-Unis au miroir français

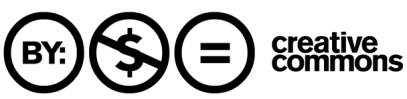
In: Vingtième Siècle. Revue d'histoire. N°6, avril-juin 1985. pp. 167-170.

Citer ce document / Cite this document :

Lacorne Denis, Rupnik Jacques, Toinet Marie-France. Les États-Unis au miroir français. In: Vingtième Siècle. Revue d'histoire. N°6, avril-juin 1985. pp. 167-170.

doi : 10.3406/xxs.1985.1254

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/xxs_0294-1759_1985_num_6_1_1254



sectorielles ; enfin, les idées de Jean Monnet qui consistent à faire travailler les hommes ensemble afin de créer un état d'esprit commun. Quand R. Schuman reprend à son compte toutes ces idées, les Américains triomphent. L'utopie devient réalité.

Si les visionnaires ont eu leur part, les personnages-clés ont été les pragmatiques : le chancelier Adenauer, Robert Schuman, Jean Monnet. Alan Milward a bien fait de rappeler que les questions économiques avaient été peu abordées par ce colloque, à l'exception de l'intervention d'Antoine Fleury sur la place de la Suisse dans l'OECE ; mais on se rattrapera au prochain colloque consacré à la CECA, qui aura lieu à Aix-la-Chapelle, à l'ombre de terrils, sous le patronage tutélaire de Charlemagne...

Maurice Vaïsse

Persée creative commons BY: = $

LES ETATS-UNIS AU MIROIR FRANÇAIS

A l'initiative du Centre d'études et de recherches internationales (Fondation nationale des sciences politiques), et avec le concours du Sterling Currier Fund (Columbia University), un colloque s'est tenu à Paris les 11 et 12 décembre 1984 autour du thème « De l'antiaméricanisme à l'américanophilie. Rejet et fascination d'un modèle ». Le premier objectif de ce colloque était évidemment de parvenir à une définition de ce qu'est l'antiaméricanisme[1] et, par opposition, de ce qu'est l'américanophilie. La diversité des définitions a reflété la variété des options politiques et la difficulté de parvenir à un accord général : à celui qui estime qu'est antiaméricaine toute critique de la politique américaine qui renverrait dos à dos, sur le plan moral, les Etats-Unis et l'Union Soviétique, s'oppose celui qui juge qu'on doit tirer l'antiaméricanisme vers une « pathologie », ce qui, pour un troisième, veut dire que l'on s'interdit, en conséquence, toute critique des Etats-Unis. Dans ce triple désaccord, se retrouve déjà un double problème posé par le repérage du phénomène : d'une part, tout jugement porté sur les Etats-Unis ne se place-t-il pas très rapidement sur le terrain de la morale, donnant ainsi sa spécificité à l'antiaméricanisme et à l'antiaméricanisme français puisque les deux nations se veulent et se prétendent à la fois universalistes, et proposent au monde un modèle éthique ? D'autre part, n'est-ce pas une spécificité de la critique des Etats-Unis qu'elle soit vite interprétée comme antiaméricaine alors que dans des cas comparables on ne parlera pas d'anti-anglicisme ou d'anti-italianisme ? Faut-il, dès lors, à la fois « neutraliser » la définition et la rendre plus rigoureuse parce que moins « morale » ? Ne serait antiaméricaine qu'une opposition systématique, exagérée, injuste, globale (et visant ainsi l'ensemble du système américain) et globalisante (et recueillant ainsi l'assentiment de l'ensemble de la société française). Définition convaincante, sauf à se demander si elle n'exclut pas dès l'abord tout antiaméricanisme puisqu'ainsi la nation française n'a jamais été antiaméricaine ?

1. Chose curieuse, le mot même, pourtant utilisé depuis le 19e siècle, n'apparaît que très tardivement dans les dictionnaires : nous ne l'avons repéré pour la première fois que dans la dernière édition (1984) du *Petit Robert*, qui fait remonter l'apparition du terme à ... 1968.

« Barbarie » ou
« impérialisme culturel » ?

Ainsi, antiaméricanisme et américanophilie sont les deux faces d'un phénomène d'attirance et de rejet éminemment complexe, contradictoire, diversifié et changeant. Cette difficulté à cerner un phénomène pourtant bien réel a poussé certains participants à s'interroger sur la valeur opératoire du concept. Il ne structure pas le discours français : pour permettre la distinction, c'est-à-dire une classification séparant des collectivités socialement définies, la différence américanophobie-américanophilie n'est guère utile. En parodiant une formule célèbre, on pourrait dire que tout le monde a été, est ou sera antiaméricain, et ce depuis les origines, car le « modèle » américain a toujours fasciné. La peine à utiliser des mots rigidement définis a d'ailleurs été amplement démontrée par le glissement permanent du sens attribué à l'antiaméricanisme et à l'américanophilie, par la tentation constante de traiter l'antiaméricanisme en oubliant son contraire.

La chose est inévitable si l'on veut bien considérer que le jugement porté sur les Etats-Unis correspond à un phénomène de double reflet. D'une part, thuriféraires comme dénigreurs n'ont cessé d'emprunter une bonne part de leurs arguments ... aux Américains eux-mêmes ; d'autre part, la polémique pro- ou antiaméricaine n'est le plus souvent et au moins partiellement que l'écho amplifié d'un débat interne au pays, que le reflet de nos propres perplexités personnelles.

C'est à ce titre que le phénomène de l'antiaméricanisme demeure passionnant, dans ce qu'il nous révèle des mentalités collectives et individuelles, de leurs évolutions et de l'histoire des idées. Les participants ont d'abord été unanimes à noter l'importance fondamentale des moments de l'antiaméricanisme : certains thèmes, pour ne pas dire certains mythes, sont permanents – comme celui d'un « gouvernement qui ne pèse pas », d'un Etat moins pesant qu'ailleurs ; d'autres sont récurrents et ne disparaissent que pour mieux réapparaître, notamment sur le plan culturel où se mêlent et s'entrecroisent les thèmes et les thèses de la « barbarie » et de « l'impérialisme culturel ». D'autres, enfin, sont en apparence attribuables à la seule mode mais représentent en réalité des attitudes mieux ancrées : les « objets » américains (y compris, si l'on ose dire, les femmes ainsi « réifiées », et la nourriture si chère aux Français) sont au cœur du jugement porté sur l'Amérique, et nous employons à dessein ce mot inexact. Ils structurent, et c'est peut-être le seul moment où l'on puisse utiliser le terme, un discours de fascination et/ou de rejet sur deux thèmes qui sont les deux piliers du « modèle » américain : la modernité et la domination.

L'alchimie anti-pro-américaine

Le champ ainsi balisé, peut-on considérer que l'attitude de la société française est globale ou que ses diverses composantes réagissent différemment, suivant les moments et les thèmes, devant la tentation américaine ? Pour l'opinion publique, il a été démontré qu'elle est beaucoup plus constante et suit peu les modes et les préjugés des élites intellectuelles notamment : elle a sa relation spécifique au phénomène, moins versatile, plus ouverte à la culture de masse venue d'outre-Atlantique. Elle est globalement pro-américaine à la fin du premier mandat de M. Reagan, mais ni plus ni moins

qu'elle ne l'était au début de la présidence de M. Carter. Ce sont les intellectuels qui sont changeants et qui font les modes – le même intellectuel parfois qui, de viscéralement antiaméricain, devient béatement proaméricain ou vice-versa. Changement qui reflète, là encore, les changements américains, les changements français et l'alchimie anti-pro-américaine qui en résulte. D'autres groupes, comme les industriels, semblent plus constants, ou se sont décrits tels, dans leurs admirations ; mais le débat a montré qu'ils réagissent surtout en spécialistes plus neutres et pragmatiques dans leur domaine. Ceci montre d'abord la complexité des itinéraires et les ruptures individuelles, mais indique surtout la différence entre la fascination et l'intérêt pour les Etats-Unis : dans le premier cas, le plus fréquent puisqu'il concerne les non-spécialistes, on constate des variations dans l'anti-et le pro-américanisme d'une ampleur considérable ; dans le second, qui représente la situation des « professionnels » des Etats-Unis, on constate des jugements plus froids, qui n'empêchent pas une critique qui n'en est que plus dévastratrice.

Cultures, économie et affaires étrangères : ce sont les domaines où la fascination pour la puissance mais aussi la crainte de la domination règnent avec le plus d'éclat. Le gaullisme a-t-il donné une nouvelle spécificité à la position française ? De fait, les participants sont tombés d'accord pour estimer que le général de Gaulle (qu'il ait été antiaméricain ou non, l'entente ne s'est pas faite sur ce point) a donné au pays les conditions d'une indépendance qui lui permettent d'être beaucoup moins anti-américain qu'il ne l'aurait été autrement, autrefois ou que ses voisins : évolution différentielle que l'on constate, par exemple, dans les réactions différentes à l'implantation des missiles à moyenne portée américains.

C'est là plus que dans la seule impopularité du gouvernement socialiste que réside essentiellement la cause du pro-américanisme, d'ailleurs limité, de l'opinion. Peut-on pour autant estimer, avec plusieurs participants américains, qu'il n'y aura plus d'antiaméricanisme français à l'avenir ? Les communications des historiens sur la permanence/récurrence du phénomène nous semblent trop convaincantes pour être écartées d'une pichenette, par le reflux d'un moment : il n'est même pas sûr qu'il prenne dorénavant des formes nouvelles tant le classicisme le plus étonnant a été la règle depuis deux siècles.

D. Lacorne J. Rupnik M.-F. Toinet